

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 8 (1863)
Heft: 12

Artikel: Discours de cloture de l'école des aspirants d'infanterie à St-Gall
Autor: Wieland
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-329896>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DISCOURS DE CLOTURE DE L'ÉCOLE DES ASPIRANTS D'INFANTERIE
*à St-Gall, prononcé par le commandant de l'école, M. le colonel
fédéral Wieland* ⁽¹⁾.

JEUNES OFFICIERS,

Notre école va finir, et vous allez débiter dans la carrière d'officier ; bientôt vous quitterez la ville hospitalière de St-Gall pour regagner vos foyers. Plus d'une amitié, éclos sous la tente, va souffrir de la séparation prochaine. L'ami dit adieu à l'ami, et ce ne sera que quand ces affections auront résisté à l'action corrosive du temps que vous pourrez savoir ce qu'elles valent aujourd'hui.

Vous emportez mille souvenirs, mille impressions, qui vous suivront dans la vie ; mais à côté de ces traces laissées dans notre mémoire par plus d'une heure pleine de gaieté et de cordialité, je voudrais pouvoir vous quitter avec la persuasion que je n'ai pas seulement fait de vous de bons officiers pour nos troupes, mais aussi que j'ai allumé dans vos cœurs la sainte flamme du patriotisme. Si j'y ai réussi, tâchez de garder cet amour, le plus noble de tous ; gardez-le comme un trésor de grand prix.

Les jours mauvais viendront ; ce sera alors qu'il s'agira de montrer le dévouement, le désintéressement, le courage indomptable et l'esprit de sacrifice qui sont les fruits du véritable patriotisme : c'est là la vertu du soldat, de savoir donner sa vie sans un regret, sans un mot, sans une hésitation, indifférent à tout ce qu'il pourra en retirer, si ce n'est à la satisfaction d'avoir accompli son devoir, et de mourir pour sa belle patrie !

Les jours mauvais viendront, je le répète ; et ce ne seront pas les premiers que la Suisse aura à traverser. Les mots d'ordre que j'ai choisis pendant la durée de cette école étaient destinés à vous remettre en mémoire une période de souffrance inouïe et de cruelle angoisse, qui fut une des pages de notre histoire ! Puissions-nous ne jamais oublier les enseignements terribles que renferme cette époque, où l'héroïsme le plus grand cotoyait la honte et la trahison, cette époque qui sembla naître tout exprès pour nous montrer le gouffre qui peut s'ouvrir devant un peuple, lorsqu'il laisse son épée se rouiller au milieu des plaisirs tranquilles de la paix.

1798 et 1799 ! Effroyable tableau, qui des coteaux verdoyants du Jura aux abîmes rocheux des Alpes, ne nous montre qu'une nappe de sang et de feu ! Une république, vieille de 400 ans, broyée sous le talon de l'étranger ; des citoyens, niers aisés, obligés de mendier au loin un pain trempé de larmes ; le père tirant l'épée contre le fils, et le frère contre le frère ; dans les salles de nos conseils, des généraux venus d'ailleurs imposant une volonté que personne n'osait contester, voilà, jeunes gens, voilà ce que nous offre cette époque de lugubre mémoire.

Il y avait 500 ans qu'aucune bannière étrangère n'avait flotté sur le sol suisse.

(1) Cette école, la 1^{re} de 1863, s'est terminée le 22 mai. La 2^e, plus spécialement pour les officiers et aspirants d'infanterie de la Suisse occidentale, s'ouvre à Soleure, le 19 juillet.

L'ennemi arrive, il trouve la Suisse désunie, et une de ses moitiés se tord dans les convulsions de l'agonie, tandis que l'autre, impassible et froide, assiste sans s'émouvoir au meurtre de sa sœur. Berne, la vieille ville souveraine, succomba la première ; les colonnes françaises, débordant de toutes parts par les gorges du Jura et par les plaines vaudoises, des soldats hâlés par le soleil des batailles, noircis de poudre, revenaient des gigantesques journées d'Arcole et de Lodi, pour soumettre un peuple de bergers, qui n'avait vu la guerre que sur les champs de bataille étrangers ! Désunie, déchirée par des dissensions intestines, Berne eut cependant, à ce dernier moment, un mouvement d'orgueil sublime.

Ce fut un d'Erlach qui fut le dernier général de la vieille Berne, comme un d'Erlach avait, le premier, commandé ses armées. Empêché par ses supérieurs, entouré d'envieux et soupçonnant partout une trahison sourde et muette, d'Erlach fut impuissant à conjurer l'orage. Neuenegg et Laupen, victoires inutiles ; Diesse, St-Nicolas, Schalunen, Fraubrunnen, Berne, combats sanglants, rien n'arrêta le flot de l'étranger. L'heure de Berne avait sonné, et, pour la première fois depuis sa fondation, l'ennemi envahit ses murs vierges.

Aux anciennes institutions succédèrent des institutions nouvelles, innovations qui, avec beaucoup de bons côtés, n'en portaient pas moins l'empreinte du joug que subissait notre patrie. La Suisse avait assisté à la chute de Berne sans lui porter secours ; elle se croyait en sécurité derrière les remparts de ses Alpes. Elle fut bientôt cruellement détrompée, et il fallut bientôt ceindre l'épée. On se battit vaillamment à Häglingen et à Wollerau ; mais les Français, plus forts que nous, nous refoulèrent dans nos montagnes. La lutte se concentra surtout dans le canton de Schwytz. Ce fut là que nous cueillîmes les sanglants lauriers de Schindelleggi, de Rothenthurm et d'Aegeri ; mais, épuisée par les victoires comme par les défaites, la Suisse dépose les armes. Cependant, tantôt ici, tantôt là, la résistance renaissait sur des points isolés, dans les montagnes, et d'abord en Valais.

Le Haut-Valais s'était soulevé ; il abreuva le sol marécageux du Pfynwald, du plus pur de son sang. Efforts inutiles ! Le Bas-Unterwald suit son exemple : les journées de Drachenried, de Stanstaad et de Stans firent de la vallée fleurie un immense tombeau ! Là gisaient pêle-mêle les cadavres des vieillards et des vierges, des guerriers et des enfants ; ce fut le dernier acte de ce drame qui s'appelait 1798. Celui de 1799 devait être encore plus fertile en horreurs.

L'Autriche, la Russie et la Grande-Bretagne recommencèrent la lutte contre la grande République, et c'était dans notre belle Suisse que devait se déchaîner le plus fort de cette boucherie de peuples. Les armées françaises, sous les ordres du terrible Masséna, s'échelonnèrent depuis le lac de Constance jusque dans la Valtelline, pour attaquer les Autrichiens à l'improviste, dans le Tyrol. Ce fut le 6 mars que commencèrent les hostilités ; Masséna emporta d'assaut le Luciensteig ; Lecourbe, descendu du Gothard dans l'Oberland Grison, écrasa le landsturm près de Dissentis. Il vainquit encore à Finstermünz et à Taufers. Peu de jours après, les Grisons, les portes du Tyrol étaient aux mains des Français. Ce ne fut qu'au mois de mai que les Autrichiens et les alliés arrêtaient leur marche victorieuse. Ceux-là songèrent à exploiter contre la France la haine de nos montagnards ;

leurs agents parcoururent les villages et les chalets, en les engageant à se soulever en masse. Le projet réussit : comme on voit au printemps les avalanches se détacher des flancs escarpés des Alpes, ainsi le peuple suisse quitta ses montagnes et ses vallées pour combattre les Français détestés. En Valais, aux Grisons, dans Uri, partout le tocsin sonnait. Mais que pouvait la seule bravoure contre une armée disciplinée et aguerrie ? le combat d'Ems, dans les Grisons, mit fin à cet effort désespéré.

Les Autrichiens n'avaient pas soutenu les Suisses, qu'ils avaient cependant excités à la révolte. Ils n'attaquèrent les Grisons que quand celle-ci fut étouffée dans le sang. Ils reconquirent le Luciensteig, entrent à la fois par le Gothard et par la vallée du Rhin, à St-Gall, par Diessenhofen et Stein. Ils renversent tout sur leur passage et se concentrent sur Zurich. — Des combats sanglants se livrent à Frauenfeld, à Neftenbach, à Winterthour ; les 4 et 5 juin, a lieu la grande bataille de Zurich : les Autrichiens l'emportent et les Français se retirent derrière la Limmat et la ligne des lacs.

Au lieu de profiter de la victoire, les Autrichiens prennent leur temps et se reposent. La misère du pays est et reste indicible. Depuis des mois, 150,000 hommes campent et guerroient sur la terre helvétique, dévastent le pays, épuisent les subsistances et poussent les habitants aux désespoir. Au mois d'août, le combat recommence ; l'infatigable Lecourbe en donne le signal. Ses colonnes passent les gorges des montagnes d'Uri, tandis que son lieutenant Gudin prend le Grimsel d'assaut ; on enlève le Gothard à la baïonnette ! Le général autrichien, au bruit de ces batailles, qui se livrent à quelques mille pieds au-dessus du niveau de la mer, sort de son apathie et veut passer l'Aar à Döltingen, pour surprendre la gauche française. Son entreprise échoue, et cet échec est dû en partie au feu nourri des tireurs suisses.

La guerre entre dans une nouvelle phase ; la désunion se met au camp des alliés ; une grande partie de l'armée autrichienne se retire en Allemagne ; les Russes les remplacent. Quel drame, Messieurs, que celui-là, où le vieux Souwarow jouait le premier rôle ! Le front ceint de ses lauriers d'Italie, il s'avance pour porter un coup mortel au cœur de l'ennemi. Il descend du Gothard dans la vallée de la Reuss ; il arrive devant le lac et s'aperçoit trop tard qu'il n'y a pas de route le long de ses rives. Mais Souwarow ne recule pas ; il passe le Kinzigkulm et débouche dans la vallée de Muotta, pour s'ouvrir un chemin sur Zurich. Les Français lui barrent le passage ; il passe le Pragel et essaie de suivre la vallée de la Linth : l'ennemi est encore là. Enfin, le lion fourvoyé est forcé de battre en retraite ; il passe le Panix et reconduit les débris de son armée dans les Grisons et de là en Souabe ; et, furieux de son insuccès, il s'en va mourir dans son lointain pays. Cependant les Français ont passé la Limmat, et de victoire en victoire ils balaient devant eux les troupes alliées, qui quittent définitivement la Suisse. Quelques dernières escarmouches dans les Grisons, et tout retombe dans le silence ; pour la Suisse, c'était le silence de la mort. « Son sol, calciné par la guerre, ressemblait aux débris d'un volcan. » C'est ainsi qu'un contemporain peint les misères inouïes de cette lamentable époque.

Voilà un rapide coup-d'œil sur cette page de notre histoire ; ce que notre pays a souffert ne saurait se décrire : quel enseignement n'y pouvons-nous pas puiser ? Qu'aucun peuple, s'il veut garder sa liberté et son indépendance, ne doit oublier d'aiguiser son glaive tandis qu'il en est temps encore ; que la désunion appelle l'ennemi, et qu'au sein de la paix il faut songer aux menaces de l'avenir. Que si jamais la guerre vient frapper à nos portes, de sa main gantée de fer, qu'elle trouve un peuple brave, uni et prêt à tout.

C'est à vous, jeunes officiers, c'est à vous d'emporter cette conviction dans les rangs de l'armée. Les officiers sont les gardiens responsables de cet élément moral que je voudrais voir se développer en vous, qui s'y développera sans doute. Allez ! Que vos subordonnés trouvent en vous l'exemple de l'obéissance, du sacrifice, de la constance et de la sobriété ; allez ! et si l'heure sonne au cadran sanglant des batailles, soyez dignes de nos pères et braves comme eux !

Soufflez cet esprit de notre école d'aspirants dans tous nos bataillons, et vous aurez satisfait à la plus haute de vos tâches. (Applaudissements et vivats prolongés.)

ÉCOLE CENTRALE DE THOUNE.

L'école s'est terminée le 12, et l'on peut dire sans crainte de démenti que les jours d'inspection et d'examen ont donné très-bon témoignage de la manière dont le temps y avait été employé.

La marche-manœuvre qui a signalé la dernière période de l'école s'est exécutée, quoique très-pénible, avec beaucoup d'ordre et au parfait contentement de M. le colonel fédéral Denzler, qui en a fait compliment aux officiers et à la troupe. Voici quelles étaient les dispositions pour ces trois journées :

Suppositions générales.

L'avant-garde d'une armée ennemie qui s'est avancée vers Fribourg a franchi la Singine aux environs de Schwarzenbourg.

La division de l'armée suisse de l'Aar, placée à Thoune pour surveiller la tête de pont et les dépôts de Thoune, reçoit l'ordre de rejeter l'ennemi derrière la Singine et la Sarine et de retourner à Thoune du côté de Berne, en traversant la Singine inférieure.

Première journée de marche le 5 juillet.

La division, partagée en deux colonnes, partira de Thoune de grand matin.

La première colonne, sous le commandement de M. le colonel fédéral Alioth, se composera des troupes suivantes :

1^{re} brigade d'infanterie (bataillons nos 52, 55 et compagnie de carabini-
niers n° 35).